

Philippe de Diesbach

à Agy

prei Triboung (en suite)

PAJOL.

Manuscrit de D. B. B.

à l'usage de

la bibliothèque de la

IMPRIMERIE DE POLLET ET COMPAGNIE,
rue Saint-Denis, 380.

PAJOL.

ODE,

PAR

M. Ferdinand Dugué.

PARIS.

CH. PARISSE, éditeur, 3, place des Victoires ;
Au Dépôt des Publications pittoresques, 4, rue du Coq ;
Sous les Galeries de l'Odéon ; passage des Panoramas, 61,
Et chez tous les Libraires.

1844.



Encore un de parti pour la tombe douteuse ,

Un de ces vaillants compagnons

Qu'on sculptera posant leur main victorieuse

Sur le noir affût des canons !

Encore un pli funèbre aux pages de l'histoire

D'un temps à nul autre pareil ;

Encore un astre éteint dans ce ciel de la Gloire

Dont l'Empereur est le soleil!...



Héros , que n'êtes-vous tombés sous la mitraille ,
Que n'avez-vous eu pour tombeau
Ou le gouffre des mers ou le champ de bataille ,
Et pour linceul votre drapeau !

Que n'avez-vous , broyés par le choc des mêlées ,
Sur un sol de débris fumant ,
Levé vos sabres nus dans vos mains mutilées
Pour un dernier commandement ;

Et vu de loin surgir dans l'ardente fumée ,
Lorsque la mort fermait vos yeux ,
Vers une autre victoire entraînant son armée
L'Empereur calme et radieux !...

Chaque jour sous vos pas la guerre menaçante
Engendra des périls nouveaux ,
Et vous vîtes la bombe éclater mugissante
Dans le ventre de vos chevaux ?



Souvent un flot de morts , vous roulant sur la tête ,
 Sembla vivants vous engloutir ;
Mais quand de votre nom dans l'armée inquiète
 L'appel venait à retentir ,

On voyait remuer ces monceaux d'uniformes
 Noirs de poudre et rouges de sang ,
Vous souleviez du front tous ces débris difformes
 Et vous vous écriiez : Présent !...

Mille fois votre sang coula pour la patrie ,
 Mais César venait à passer ,
Un sourire de lui , la plaie était guérie
 Et c'était à recommencer !

Et des plages d'Égypte aux déserts de l'Ukraine
 A grands pas vous alliez fauchant :
Votre moisson à vous c'était la race humaine ,
 L'univers était votre champ !

Et naufrages , volcans , glaces , pestes impures ,
 Poignards des lâches trahisons ,
 Rien ne vous arrêta , Géants faits aux blessures
 Comme Mithridate aux poisons !...

Ah ! c'est qu'il vous fallait épuiser le calice
 Et courber vos reins sous le faix !
 Le Maître eut Sainte-Hélène , et pour dernier supplice
 Vous fûtes cloués à la paix !...

Rois , généraux , soldats , respectés par la guerre ,
 Vous mourez de fièvre ou d'ennui ,
 Ou sur un escalier un accident vulgaire
 Vous casse la jambe une nuit !

C'est ainsi ! chaque jour à nos regards s'écroule
 Un de ces glorieux débris ,
 Ils tombent feuille à feuille et la bise les roule
 Vers la tombe à travers Paris !

Les Vieux suivent le deuil : ils ont l'allure fière ,
L'œil toujours calme et le corps droit ,
Mais autour de la fosse où s'engloutit la bière
Ils se comptent avec effroi !

Et surtout ce qu'on lit sur leurs visages mornes
C'est un profond accablement ,
C'est le signe fatal d'une douleur sans bornes
Qui les dévore incessamment !

Rien qu'à les voir, aux yeux il monte un flot de larmes
Et des sanglots brisent nos cœurs :
S'ils reprennent souvent ces habits et ces armes
Qu'ils portaient jeunes et vainqueurs ,

Ce n'est plus pour courir aux splendides revues ,
Aux luttes de gloire et d'orgueil ,
C'est pour suivre à pas lents sur le pavé des rues
Un char qui renferme un cercueil !...

II.

Celui qu'hier suivait l'élite
Des héroïques bataillons
Conquit la place qu'il mérite
Parmi la race des lions :
Pajol fut un grand capitaine,
Sur la terre la plus lointaine
La victoire toujours certaine
Accompagna ses légions !

Rival de Kléber par la taille
Et de Moreau par le sang froid ,
Il fut sur les champs de bataille
Tour-à-tour intrépide et froid !
Volontaire de nos brigades,
Il gagna lui-même ses grades
Commes ses nobles camarades
Dont le moins heureux mourut roi!...

C'était une ame simple et juste,
Pleine d'un abandon charmant,
Suivant toujours la ligne auguste
Du devoir et du dévouement !
Soldat de Mayence et de Spire
Comme général de l'empire
Il fut de ceux dont on peut dire
Qu'on les estime en les aimant !...

Quand vinrent les jours d'infortune
Il rentra dans l'obscurité ,
Et d'une ambition commune
Son cœur ne fut jamais tenté :
Pleurant sur la France usurpée
Il déposa sa vieille épée
Dans ses espérances trompée
Et sourit à sa pauvreté !

L'arme dormit quinze ans dans l'ombre ,
Mais Pajol près d'elle veillait ,
Et dès que de l'horizon sombre
Jaillit le soleil de Juillet,
Il vint un des premiers encore
Saluer l'éclatante aurore ,
Et sous le drapeau tricolore
Mena le peuple à Rambouillet !...

Il n'est plus, et cette tristesse
 Qui sur ces grands fronts apparaît
 Plus que le mal et la vieillesse
 Tortura son cœur en secret :
 Il se redressa sur sa couche,
 Son œil devint morne et farouche,
 La mort arracha de sa bouche
 Un cri de rage et de regret !...

III.

Oh ! nous la comprenons cette douleur profonde,
 Conquérants qui de gloire avez rempli le monde,
 Vous en qui tout fut beau ;
 Peut-être avez-vous vu la dernière espérance
 S'en aller avec vous et douté de la France
 Aux portes du tombeau !...

Attendons l'avenir et n'accusons personne,
 Mais la graine qu'on sème est celle qu'on moissonne ;

A chaque arbre son fruit !

Et le présent est plein de terribles symptômes,
 L'aurore tarde bien , et de tristes fantômes

Sillonnent notre nuit !

Nous reportons sur vous nos plus chères pensées,
 Nous nous réfugions dans les gloires passées

Pour fuir notre néant !

Tout est là ! souvenir, grandeur, espoir, prestige !
 Nous aimons nous pencher, pour avoir le vertige,

Sur l'abîme béant !

C'est un chaos de mers, de neiges et de sables,
 L'oreille se remplit de clameurs formidables,

L'œil de rayons confus,

Dans l'ombre ou la clarté tout surnage ou se noie !

Immense tournoiement ! cris de mort ! chants de joie !

Aigles, sabres, affûts !

L'ame est épouvantée et se plait à ce rêve :

Toujours elle y revient et se plonge sans trêve

Dans ses replis divers!

Elle suit à plein vol la course fécondante

De ce torrent d'acier, de chair, de lave ardente,

Versé sur l'univers!...

Et sur cet horizon sillonné par les bombes,

Dans ce rouge ossuaire où s'entassent les tombes,

Sur ce vaste tableau

Qui s'emplit de soleil, de fumée ou de brume,

Où Paris s'assombrit, ou le Kremlin s'allume,

Où rugit Waterloo ;

Une seule figure est distincte et rayonne!

Bouche close, front grave et ceint d'une couronne,

Oeil plein de majesté!

C'est le grand Empereur faisant son épopée,

Une main sur la carte et l'autre sur l'épée,

Son aigle à son côté!...



Et le poète alors oubliant toute chose
 En contemplation devant lui se repose ,
 Il médite et sourit ,
 Il tâche d'espérer et se reprend à croire ,
 Et des songes nouveaux de grandeur et de gloire
 Exaltent son esprit !

Tout est dans ce passé qu'on vante et qu'on envie !
 C'est au fond des tombeaux qu'il faut chercher la vie ,
 Car le présent n'est rien ;
 Et s'il reste un espoir pour la France à cette heure ,
 C'est à vous seuls, ô morts ! que chacun de nous pleure ,
 A nous donner ce bien !

Oui , nous conserverons saintement votre cendre
 Et des profanateurs nous saurons la défendre !
 Je l'ai dit , hommes forts ,
 S'il est un avenir pour les races futures ,
 Ce germe tout divin est dans vos sépultures !
 Dormez en paix , ô morts !...

